

LE PEINTRE ET LA JEUNE FILLE

MARGRIET DE MOOR

LE PEINTRE ET LA JEUNE FILLE

roman traduit du néerlandais (Pays-Bas)
par Annie Kroon

Libella
Maren Sell

Ouvrage publié
avec le concours de la fondation néerlandaise des lettres

Nederlands
letterenfonds
dutch foundation
for literature

Titre original :

DE SCHILDER EN HET MEISJE

© Margriet de Moor, 2010

Originally published with De Bezige Bij

Pour la traduction française :

© Libella, Paris, 2012

ISBN : 978-2-355-80033-7

Handwritten musical score for voice and harpsichord. The score is in G major (one flat) and 4/4 time. The voice part has lyrics "Mein junges Leben hat ein End," with performance instructions "in 1/2 partes, le pedesimo" and "senza vibrato" above the notes, and a "pp" dynamic marking below. The harpsichord part includes a "p" dynamic marking and a fermata over the first measure.

Mein junges Leben hat ein End...

Lied composé par Jan Pierszoon Sweelinck,
arrangement de Louis Andriessen

*Pourtant cette Fiancée juive – quelle
peinture infiniment sympathique...*

Vincent Van Gogh, *Correspondance*

Autrefois, ici

Le jour où ils s'apprêtaient à étrangler la jeune fille, le peintre s'était rendu en ville dès le matin. Normalement, à cette heure-ci, il aurait dû être au travail, à présent, il marchait le long du Rozengracht¹, le canal des Roses. Dix heures passées, un temps radieux. Toute la semaine, il avait été soucieux, désormais il se détendait. Les premiers jours de mai sont gais par nature, on ne pense pas encore à l'été et à sa chaleur moite. Dans la lumière du matin, les façades des maisons sont faites de gris et de bruns, le noir s'avère inutile, et le ciel au-dessus des toits est d'un bleu indicible. Il traversa la rue. Son front barré de rides horizontales lui donnait l'air d'un penseur, ce qu'il était d'ailleurs. Les peintres sont habitués à penser avec leurs mains.

À l'intersection du canal des Roses et du canal des Princes, il fut frappé par l'animation qui régnait. Chacun marchait en direction du pont enjambant le fossé de la nouvelle ville. Qu'allaient-ils donc faire, tous ces gens, un peu plus loin, dans les parages de l'Hôtel de Ville ? Car en suivant cette route, on se dirigeait vers le Dam. Au tournant,

1. Un *gracht* est un canal urbain bordé d'habitations. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

quelques mètres plus loin, il s'arrêta et se pencha pour s'informer. Au pied du petit escalier menant à une entrée de service au sous-sol, une femme était en train de refermer la porte en la poussant à deux mains.

« Que se passe-t-il ? »

La servante tourna la tête. Elle vit un monsieur âgé, aux yeux perçants, qui ignorait ce que toute la ville, à son avis, savait déjà depuis quelques jours. Elle monta les marches.

« Vous n'êtes pas au courant ? »

C'était le jour de justice.

Il ne réagit pas.

Il y avait une exécution publique sur le Dam.

Ah ! fit-il en hochant la tête, et il voulut continuer son chemin, mais la femme le fixait toujours avec insistance. Il devait encore apprendre ce que la chose avait d'exceptionnel. Il vit une grimace déformer les joues et la bouche, un éclair de curiosité passa dans les yeux, vif comme un désir intense.

« Une femme, dit-elle. Une jeune fille. À peine dix-huit ans. »

Elle s'écarta pour le laisser passer.

« C'est à onze heures », dit-elle encore.

Il reprit sa marche, en principe toujours en direction de la rue aux Herbes, pour faire des achats chez l'un de ses fournisseurs en vue d'un tableau : une œuvre en cours qui, à ce moment, avait déjà largement dépassé le stade de la conception et qui, de ce fait, exerçait sur lui une attraction magnétique. Un couple d'amoureux, deux personnages de couleur rouge et or, placés dans une pièce sombre. La toile était une exception car elle n'était pas directement destinée à un acheteur ; jusqu'au jour où il aurait un besoin pressant d'argent, ce qu'elle représentait lui appartenait. Mais la nouvelle qu'il venait d'apprendre s'était insinuée dans son cœur et elle y resterait, titillant son attention. Il y avait,

bien sûr, régulièrement des exécutions publiques en ville. Il y avait des gens, disons quelques centaines de personnes au moins, pour venir y assister et si le cas aiguïssait les fantasmies, ils étaient parfois plus d'un millier ; d'autres ne venaient jamais.

À Leyde, dans son enfance, il lui était arrivé d'assister à une pendaison. Pas à une strangulation. Était-ce un châtiement réservé aux femmes ? Elles étaient assises. Trouvait-on cela plus convenable ?

Les mots qui lui avaient appris ce qui allait se passer, ce qui était déjà en marche dans la vie d'une jeune fille de dix-huit ans à peine, résonnaient encore dans ses oreilles quand il atteignit le pont, au moment où les cloches commencèrent à sonner. D'abord à quelque distance, un bruit sourd, lent, rapidement couvert par les coups pesants du bourdon de l'église de l'Ouest, juste au-dessus de sa tête.

Ils y vont un peu fort, se dit-il.

Effectivement, ce jour-là, les églises faisaient plus de bruit que d'habitude et cela pouvait se comprendre. Dans cette ville il n'y avait pas eu de femme exécutée depuis des lustres, pour être précis depuis vingt et un ans. Pour les hommes, c'était relativement courant. Voleurs, auteurs de violences, récidivistes, à un certain moment, on en avait assez de les voir emmouscailler le monde et ils finissaient sur la roue ou bien étaient pendus haut et court.

Le Dam se trouvait logiquement sur sa route mais le tumulte ambiant fit que le peintre, pris dans la cohue, fut entraîné dans cette direction, cette fois à son corps défendant. Il en fut agacé. Peu de temps auparavant, il avait vu dans un livre une gravure représentant la statue d'une idole. Elle avait la tête d'un buffle, avec des cornes et quatre bras humains recourbés. Certains jours, avait-il lu avec intérêt, on allumait un grand brasier à l'intérieur de la statue et le peuple avait la possibilité de se gagner les faveurs de la

divinité en déposant une offrande dans ses bras incandescents : des fruits, des oiseaux vivants, des mammifères, un esclave, un prisonnier ou bien, ce que le dieu appréciait par-dessus tout, son propre enfant.

Offrir en sacrifice son propre enfant, après mûre réflexion, après avoir d'abord lié ses petits pieds comme à une vulgaire volaille. C'est vraiment dépasser une limite. Ces sauvages ont-ils, dans un idiome qui paraît dément mais qui ne l'est peut-être pas, détecté la langue de leur dieu ?

Il se demanda s'il ne ferait pas mieux de tourner à gauche. Il n'aimait pas les exécutions, qu'elles fussent décidées par les hommes ou par Dieu. Il y avait moins d'un an que sa femme était morte. En empruntant l'un des ponts aux abords de la Nouvelle Digue, on pouvait également passer sur l'autre rive du Damrak¹. Entre-temps, il voyait déjà se dresser la façade arrière de l'Hôtel de Ville, gigantesque, blanc jaunâtre, au soubassement d'un gris terreux, qui éclipsait complètement ce qui l'entourait. Là, sur la droite, dans l'un des cachots souterrains, se trouvait donc cette petite, avec sur la tête l'un des bâtiments les plus imposants d'Europe, un tapage de proportions en parfaite harmonie, toutes les mesures ayant été exactement calculées et rigoureusement respectées, avec la détermination orgueilleuse qui animait chacun, du chef de travaux au maçon, un ensemble qui proclamait un seul message :

« Voici Amsterdam, voici le monde. »

Il croisa les mains derrière son dos, ralentit le pas. Le bâtiment dans lequel il était entré bien des fois s'ouvrit dans son esprit comme un château de cartes. Les escaliers, les galeries, les offices, tous dessinés autour de la salle res-

1. Nom donné au fleuve Amstel, entre le Dam et l'IJ, qui formait au XVII^e siècle une partie du port d'Amsterdam.

plendissante qui était la propriété de la population, le bien moral des citoyens qui, de plein droit, pouvaient entrer ici quand ils en avaient envie, regarder, faire des affaires et promener leurs mules¹ sur le sol en marbre où des cercles circonscrivaient des cartes du ciel et du monde.

Une idée s'empara soudain de lui et il s'arrêta net. On devait toujours prendre au sérieux ce genre d'illuminations. Un homme portant un petit chien dans ses bras buta contre lui. Se retrouvant pratiquement nez à nez, les deux hommes se regardèrent, pas plus d'une seconde, pendant laquelle l'un des deux pensa : Pourquoi ne pas placer verticalement deux de ces cercles parfaits comme arrière-plan pour un portrait d'homme ? Tandis que l'autre ne pensa absolument rien du tout parce qu'il avait la tête remplie du son des cloches, l'appel tonitruant qui, sans aucun doute, parvenait jusque dans les profondeurs du bâtiment.

D'un moment à l'autre, ils allaient prier avec la jeune criminelle.

Puis, ils lui demanderaient pour la dernière fois si elle se repentait.

La gosse, têtue, répondrait non.

1. Grandes mules se portant par-dessus les souliers pour les protéger de la boue des rues.

Des yeux malades, aveugles, manquants

Il tourna à gauche, après avoir jeté un coup d'œil irrité à l'édifice qui le regarda de toute sa hauteur et qui, en cela, avait parfaitement raison. Les merveilles ont toujours raison. L'architecte de ce bâtiment, un soiffard querelleur mais qui connaissait sans conteste son Vitruve, était tombé d'accord avec une série d'arguments décisifs de son collègue de l'ère païenne. Absolument ! Voir grand, c'est penser bref. Il s'était assis devant sa planche à dessin, avec des idées très claires.

La Création est une construction parfaite grâce à ses proportions parfaites. La Création, autrement dit Dieu, pense en termes de symétrie. Ses mesures arithmétiques et géométriques, appliquées à l'univers entier, sont aussi valables naturellement pour Sa production principale : nous. Si un bâtiment veut refléter la perfection de la Création, le mieux, c'est qu'il soit édifié en analogie avec le corps humain.

Il en résulte que le citoyen d'Amsterdam, en passant devant l'Hôtel de Ville ou en le visitant, se voit administrer quelques sagesses colossales aussi vieilles que le monde. Il n'a pas besoin de les comprendre. Il lui suffit de regarder les dimensions de la façade et l'emplacement

des fenêtres, des chapiteaux et des fronteaux et le sens se déroule à son esprit comme un drapeau. Toi aussi, passant, tu as été créé à l'image arithmétique et géométrique de Dieu. Lève les bras à l'oblique, écarte largement les jambes, prends un crayon et une règle et trace un carré à partir des pieds et des mains. Les angles de ce carré, semblable à Son carré, s'inscriront exactement dans Son cercle !

Un grand miracle, dont la vérité est démontrée.

La toute nouvelle merveille du monde repose sur une ossature de milliers de fûts de pins. L'ouvrier d'Amsterdam, en chantant et en brailant, les a enfoncés dans le sol spongieux jusqu'à la couche de sable ferme qui se trouve à douze mètres de profondeur. Un travail rudimentaire, invisible, qui efface son homme. Mais celui qui pénètre dans l'édifice voit immédiatement que la manière dont on aborde les choses dans cette ville peut être grandiose, d'une suffisance éhontée. Il faut que les artistes s'estiment formidablement bons. Bons sans plus, ça ne marche pas. Les statues, les fenêtres, les lustres, les peintures, les bas-reliefs et les mosaïques de l'intérieur sont donc, pièce par pièce, magistralement conçus et exécutés. Nous autres, les citoyens, propriétaires de cette éblouissante représentation, nous affirmons qu'avec quelques bonnes paires de bras, on peut façonner le monde.

En général, les étrangers restent bouche bée quelques instants.

Puis : « Euh... Saint-Pierre de Rome est plus grand.

– Soit, mais c'est un édifice religieux.

– D'après moi, le Palais ducal de Venise est au moins aussi grand et certainement aussi superbe.

– Mais le simple citoyen n'a pas le droit d'y entrer.

– Le palais des Offices de Florence...

– La même chose, mon bon monsieur, c'est pareil, on ne peut pas dire que ce soit un bâtiment ouvert au public ! »

Le peintre, lui aussi, se trouvait encore par la pensée à l'intérieur de l'Hôtel de Ville. En marchant en direction du deuxième pont près de la Nouvelle Digue, le premier se trouvant un peu trop près à son goût de la mort violente qui s'annonçait, il s'engagea dans le Nieuwezijds Achterburgwal ; mais en réalité, il se trouvait encore *là-bas*.

Premier étage. Temps de l'action : un an et neuf mois plus tôt. Dans l'une des galeries de la salle des Citoyens était accrochée, à une hauteur de sept mètres, l'œuvre la plus grande et la plus audacieuse qu'il peindrait jamais, un tableau historique, l'humiliation de sa vie.

Ils avaient regardé en l'air, tous les cinq, lui et les quatre membres de la commission artistique qui se composait d'un négociant en bois, d'un armateur et de deux des quatre bourgmestres de la ville, tous très riches et gens de qualité. Cette année-là, août était humide. À l'extérieur, la pluie tombait à seaux ; à l'intérieur, des bougies et des flambeaux étaient allumés, sans parvenir à dissiper complètement l'obscurité. Tous les cinq, ils avaient déjà vu le tableau, pourtant tous autant qu'ils étaient, ils étaient de nouveau impressionnés, y compris le peintre lui-même. L'effet intimidant de l'œuvre consistait en ceci : le monde tangible – les escaliers, les murs, l'éclairage, les cinq hommes en chair et en os – se prolongeait, sans frontière visible, en un monde double, large de six mètres et haut de plus de cinq mètres, dans lequel la lumière était plus vive, l'espace plus vaste et le groupe assis à une longue table sensiblement plus *réel* que les cinq hommes qui le contemplaient à ce moment-là. La figure dominante de la compagnie attablée était un rustre colossal, du type chef de bande, mais coiffé

d'une sorte de tiare, donc en réalité un pape. Un cou de taureau. Un glaive brandi au poing. Comme s'ils étaient sortis de quelque forge infernale, ils se tenaient tous rassemblés dans la lumière rougeoyante d'une rampe.

Le peintre avait attendu et prêté l'oreille aux respirations lourdes qui l'entouraient. Il arrive que la colère ait besoin d'un peu de temps pour s'échauffer. On se fâche, mais on ne sait pas toujours immédiatement pourquoi.

Il entendit marmonner : « Ça ne va pas. »

Le négociant en bois.

Avec ses hauts murs, ses arcades et ses marches, le décor du tableau ressemblait beaucoup à l'intérieur de l'Hôtel de Ville, mais en plus rupestre, en plus dangereux. En raison de la perspective abrupte, on levait les yeux, pour ainsi dire depuis le fond d'une fosse, vers cette bande d'individus qui visiblement était en train de comploter : on est morts, et ceux-là, ils sont en vie.

« Non, ça ne va pas. »

L'armateur.

Ils étaient restés à contempler la toile – elle respirait le sérieux, la liberté, la boisson et le sang, ce sont des choses qui attirent – et ensuite les quatre régents l'avaient encore observée de plus près : il émanait du tableau une sorte de sacré incongru en ce lieu séculier de la République calviniste. Les glaives dégainés, les visages, la vaisselle, le disciple en adoration devant une coupe comme si sa vie en dépendait – un verre magistralement peint, du reste, ils s'en rendaient bien compte, dans une gamme de teintes qui sur une palette pouvaient évoquer de la boue ou de la morve mais qui, sur la toile, apparaissaient avec une luminosité et une intensité extrêmes.

Le peintre attendait comme s'il ne faisait pas partie de la compagnie. Que voulaient-ils ? Il ne pouvait pas lire sur les visages, non pas comme ça, au pied levé, sans l'odeur de

résine et d'huile de lin, ou au moins sans un bout de charbon de bois. Que voulaient-ils donc ? Quelques modifications, à condition de ne pas exagérer, étaient toujours possibles, naturellement. C'est alors que le négociant se racla la gorge, le regard toujours fixé sur le barbare colossal, le chef qui, selon les termes de la commande, aurait dû représenter le tout premier résistant néerlandais, conspirant contre les Romains dans un bois, la nuit.

La voix était douce, mais réprobatrice, comme si l'homme avait ravalé non sans peine ses « Nom de Dieu ! ».

« On dirait une de ces versions païennes de la Cène. »

Là-dessus, le peintre sentit qu'ils se détendaient. Que les autres comprenaient qu'ils avaient donc bien vu. Tous les quatre, ils détournèrent les yeux de la peinture pour le regarder, lui, mais il ne dit rien, se contentant de hocher vaguement la tête. L'humiliation s'approchait, mais était encore abstraite. N'avait pas encore pris la forme d'un chariot habituellement utilisé pour transporter de la bière, roulant en ferrailant sur le Rozengracht et s'arrêtant devant le numéro 184. Cela arriverait seulement quelques jours plus tard.

Avant qu'on ait frappé, sa femme ouvrirait la porte.

« Bonté divine ! Ils l'ont déjà rapporté ! »

Ils se rencontreraient, elle et lui, au milieu de l'escalier, lui descendu précipitamment du premier étage où il était en train de travailler, elle accourant depuis la porte ouverte à travers laquelle on pouvait voir dans la rue le cheval, le siège vide du cocher et une partie du honteux chargement enfoncé jusqu'au timon : un rouleau grisâtre grossièrement enroulé, plié en deux, d'une envergure de quelques mètres.

Pas encore. Il n'en était même pas question du tout. Le rouleau grisâtre se trouvait à cet instant encore déroulé dans toute sa splendeur, ses couleurs s'exposant à la vue, accroché à l'un des emplacements les plus honorifiques qui puis-

sent être. De second choix, à vrai dire, mais tout de même. Entre-temps, la commission émettait des remarques critiques sur le style mal dégrossi de l'œuvre, arguments qui étaient sans aucun doute pertinents, mais qui amenèrent un petit sourire sur les lèvres de l'auteur – sacrebleu, c'est mon meilleur portrait de groupe, meilleur encore que ces arquebusiers qui sont accrochés déjà depuis une vingtaine d'années dans le Doelen¹ sans qu'on en fasse toute une histoire !

Son petit sourire agaça la compagnie.

« Un pinceau n'est pas une hachette, fit quelqu'un sur un ton irrité.

– Il arrive que ce soit le cas, dit le peintre.

– Vous gâchez le métier. »

Le peintre eut une légère inclination du buste.

L'un des bourgmestres ouvrit un carton vert pâle, en sortit un dessin qu'il lui tendit. Mais le peintre ne réagit pas.

Il connaissait le projet, ils le savaient fort bien.

Quand l'Hôtel de Ville eut besoin de huit tableaux pour claironner à la ronde que nous, Bataves, avions à l'époque infligé une belle défaite à César, la commande fut attribuée à l'un de ses anciens élèves. Un jeune, extrêmement habile et aussi célèbre alors, du moins à Amsterdam, que le Grec Apelle, le peintre des peintres, dont personne n'avait vu ni ne verrait jamais une seule œuvre puisqu'elles existaient seulement en mots. Mais quel talent peut relever un tel défi : exécuter huit tableaux dont l'ensemble laisse entrevoir à l'artiste la possibilité de réaliser définitivement l'œuvre de sa vie ? Et de fait, les esquisses préparatoires n'étaient pas encore prêtes que l'heureux élu mourut, de quoi exactement, ce n'était pas clair, peut-être malgré tout d'un manque de talent.

1. Siège et lieu d'entraînement des corporations de gardes civiques.

L'humiliation, toute proche désormais, devint inévitable au moment où la discussion s'orienta sur l'œil, l'œil manquant, du guerrier batave.

L'une des personnes présentes marmonna : « Quelle vilaine fente !

– Oui, une telle mutilation, au milieu du visage ! »

Une lueur s'alluma dans l'œil du peintre. S'il y avait une chose qui lui procurait une jouissance fascinée quand il y pensait, c'étaient bien les orbites vides, les aveugles et les borgnes qui ornaient ses toiles, ses panneaux et ses planches, d'une manière presque forcée.

« Cet œil, oui... »

Conciliant, il leva encore une fois les yeux, en direction de la cicatrice double, épaisse, d'une paupière cousue.

« Il semble qu'il ait perdu un œil. Je suppose que vous le savez, Tacite est très clair à ce sujet. »

Ils hochèrent la tête, lui mirent sous le nez le croquis de son ancien élève et lui dirent que ce peintre, orfèvre en la matière, disposait de solutions qui lui étaient propres. Il regarda distraitement le dessin, la tête un peu vide. Deux superbes cas de privation de la vue venaient de se présenter à son esprit, des sujets auxquels il avait déjà consacré quelques toiles fort réussies. Les circonstances de ces deux épisodes de l'Ancien Testament étaient, il s'en rendit brusquement compte, apparentées d'une manière particulièrement détestable. Lorsque Samson endormi reçut dans un œil, puis dans l'autre, le bout d'un bâton incandescent, il était en train de rêver qu'il se reposait encore avec la tête dans le giron de la femme dont il était éperdument amoureux. Quand le brave Tobit reçut en pleine figure un paquet de fientes de moineaux, il était allongé sous un arbre, les yeux grands ouverts, en train de penser à Dieu.

« Voyez vous-même, disaient les régents en pointant le croquis de l'index.

– Un homme qui prend des décisions capitales doit avoir une vue exceptionnelle. C'est ce que votre défunt collègue a remarquablement compris. On peut représenter de profil un chef de guerre qui a une blessure à l'œil. »

Poliment, il avait regardé le contour en forme d'amande d'un œil qui le regardait fixement.

« Dommage. Mais ça ne va pas. »

Les régents échangèrent un regard et prirent une décision. L'humiliation était désormais une certitude. Le peintre, pendant ce temps, songeait à son père, qui était devenu aveugle dans les années précédant sa mort.

Le souvenir remontait à un jour d'hiver quand, au milieu de la matinée, il avait essuyé ses pinceaux et troqué ses pantoufles pour des souliers parce qu'il s'était dit soudain qu'il devait rendre visite plus souvent à son vieux père, tant que c'était encore possible. Il avait un peu plus de vingt ans, mais vivait et travaillait déjà sous son propre toit. Un vent glacial soufflait ce jour-là. Leyde était une petite ville fortifiée aux habitations serrées les unes contre les autres, mais ce matin-là, on aurait dit que le vent, venu directement du pôle Nord, s'engouffrait en une seule rafale continue à travers les huit portes de la ville à la fois. Au-dessus de la Galgewater¹ volaient comme toujours des nuées de mouettes criardes. Des prédatrices blanches en quête d'une pâture, vivante ou morte – elles ne se montraient pas difficiles. Il les vit raser les péniches prises dans la glace. Arrivé devant la maison de la Weddesteeg, il dut donner une poussée pour ouvrir la porte qui était coincée. Alors, en même temps que le bois crissait, un cri résonna dans l'obscurité. L'instant d'après, il vit son père, se tenant raide dans la cuisine seulement éclairée par la cheminée, venir dans sa

1. Littéralement « l'eau du gibet ». Nom donné à la partie du Rhin qui longeait le gibet de la ville de Leyde.

direction, les bras tendus devant lui. Au milieu du visage détourné du feu, les yeux étaient noirs. Ils imploraient, éperdus, fixés sur un point juste à côté de l'endroit où il se trouvait.

Les flammes des torches vacillèrent. Le chef de la commission, l'un des bourgmestres, lui avait fait part de la décision qu'ils avaient dû prendre à leur grand regret. Trois d'entre eux l'avaient ensuite salué d'un signe de la main et s'étaient éloignés d'un pas rapide dans la galerie. Le quatrième, pris d'une quinte de toux, lui tint compagnie encore un instant, s'affairant dans son mouchoir.

Le peintre s'en agaça.

« En bas, vous trouverez une gorgée de bière ! »

L'homme opina, mais se contenta de lui tourner le dos, réservant à la toile ses larmes et ses étouffements.

Le peintre ne fit plus attention à l'homme, hocha la tête et s'éloigna, sans se retourner encore une fois vers l'œuvre composée selon une perspective parfaite, sous laquelle un vrai mur et un vrai sol n'étaient rien d'autre que des faire-valoir pour une autre architecture. Ce qui se passait dans cette autre architecture, un épisode de l'histoire nationale remontant à de nombreux siècles, trouvait, à travers un aveuglant clair-obscur, de manière directe et subtile, son chemin vers ici et maintenant : les Néerlandais sont loyaux, dignes de confiance, pieux, entreprenants, ouverts, directs, intègres, rebelles, flegmatiques, opiniâtres et terriblement batailleurs.

La ville renversée

Contrarié par le bruit des cloches et n'ayant pas envie d'y prêter attention même mentalement, il s'engagea dans le fossé de la nouvelle ville, un nom de rue qui disparaîtrait du plan de la cité dans quelques siècles mais qui était alors un large canal bordé d'habitations, dont les quais aboutissaient au port. Comme partout dans la ville, une fois de plus, on creusait et on brouettait de la vase. Des ouvriers étaient en train d'enfoncer dans le sol un ensemble de pilotis de taille moyenne ; ils effectuaient l'opération à l'aide d'une « marie », une poutre avec un trou médian qu'ils plaçaient transversalement sur l'extrémité d'un pieu vertical ; ils se mettaient alors à cinq ou six pour tirer et s'accrocher de tout leur poids. À cause du vacarme des cloches, ils travaillaient l'air renfrogné et en silence ; en temps normal, pour garder la cadence, ils auraient chanté, avec toutes les variations possibles, une chanson qui commençait par : *Enfonce ! Enfonce ! Enfonce ! Marie !*

Devant le magasin dont il était client attiré, selon son habitude, le peintre resta planté quelque temps, à inspecter à travers la vitrine. Des armes, des statues, des bêtes fossilisées dont l'espèce avait disparu depuis des milliers d'années, plus mortes que mortes, mais qu'on pouvait tout de même

prendre dans ses mains, examiner et acquérir si on en avait les moyens. Son regard s'arrêta sur quelques livres posés sur une table, juste derrière la vitre. Des titres en hébreu, en portugais et en latin. Tous parlaient de Dieu. D'après son fils, il y avait quelque temps de cela, un Juif érudit s'était promené dans la ville en affirmant, avec de bons arguments, que Dieu était la somme de tout ce qui existe et de tout ce qui arrive.

« Y compris ma rage de dents ? » avait-il demandé, maussade, car le sujet était venu sur la table à un moment où il commençait à ressentir des élancements de douleur à la mâchoire. Encore quelques heures et il deviendrait fou.

Son fils, qui comprenait vite et sentait les choses tout aussi vite, l'avait regardé d'un air choqué. Ils se connaissaient bien. Ils se connaissaient si bien que quand le père parlait de son mal de dents, ils comprenaient d'emblée tous les deux que le mal de dents était le mal de dents, mais aussi quelque chose de scandaleux, quelque chose d'insupportable qui faisait partie de tout ce qui n'aurait pas dû exister dans une création décente. Le fils regarda son père d'un air sombre. L'agonie terrible de sa belle-mère – elle se révoltait, elle ne voulait pas mourir – était survenue il y avait quelques mois à peine.

Les deux hommes avaient entamé leur conversation debout dans la cuisine, par une aigre soirée d'automne, il était environ onze heures.

« Y compris ta rage de dents. »

Le fils, qui avait eu une affection sans réserve pour la seconde femme de son père, mit sur la table une bouteille de genièvre.

« Goûte-moi ça. »

Le peintre et son fils s'étaient assis à la table, l'un en face de l'autre. La maison était plongée dans un silence complet, la pluie s'était provisoirement arrêtée, la petite fille et la ser-

vante étaient déjà couchées. Le fils, rentré un quart d'heure plus tôt et encore enveloppé de son manteau, avait haussé les épaules et continué à évoquer la conversation métaphysique à laquelle il avait été mêlé, dans une taverne de la Zeedijk¹.

« La taverne juste au coin ? *La Cigogne* ? »

Un élancement. Le peintre rejeta la tête en arrière et avala le contenu de son verre.

« Oui. Ça va ? »

En guise de réponse, le peintre s'essuya la bouche du revers de la main. « Loué soit le Seigneur », jura-t-il d'une voix étouffée, en plissant les paupières. Après un silence, il se pencha sur la table et, intéressé, regarda son fils.

« Tu étais avec qui, là ? »

– Deux hommes, des habitués. Ils avaient une ardoise. »
Son fils remplit de nouveau son verre.

« Et l'un d'eux était ce Juif érudit ? »

– Non, ils ont dit qu'il habitait actuellement à Rijnsburg. Mais ils l'avaient rencontré récemment, ici en ville chez un ancien jésuite père de cinq enfants, et ils se rappelaient encore avec précision tout ce qu'il avait dit. »

Le peintre questionnait pour questionner. La douleur commençait à se tenir tranquille, à la façon d'un chien qui regagne sa niche, mais on ne devait pas s'y fier.

« Et de quoi s'agissait-il ? »

Tout en écoutant le récit de ce que les habitués de la taverne avaient rapporté des propos de ce Juif, il avait entendu le vent se lever et la pluie reprendre. La Bible n'est pas une source de connaissance exacte, mais un recueil d'histoires datant de deux mille ans. Il prit la bouteille, dit : « Bien parlé ! » et leva la tête. Quelque part on entendait comme un tic-tic. Contre la façade arrière, à droite, un

1. Littéralement « digue de mer » ; quartier des matelots.

morceau de gouttière pouvait avoir glissé, et si c'était le cas, le tuyau de descente s'était maintenant détaché.

« ... et ils ont raconté qu'il disait aussi qu'on peut représenter par un petit croquis très simple tout ce qu'un homme peut désirer dans sa vie, une des figures géométriques les plus banales qui soient, le triangle équilatéral. Selon eux, le Juif avait dit que les trois côtés sont les trois passions humaines principales. En dessinant dans l'air, l'homme avait aussi nommément désigné ces passions, mais à cause de la boisson, ils n'en avaient retenu qu'une seule, celle de la base.

– Bon, c'était donc la plus importante. »

Le tic-tic était devenu un frottement de bois sur de la pierre. Le peintre s'était levé, avait ouvert la porte de communication et s'était dirigé vers la fenêtre de la pièce arrière, froide et obscure, où étaient posés ou accrochés les tableaux destinés à la vente.

« Et qu'est-ce que c'est, cette base ? » avait-il chuchoté en passant le bras sur la vitre embuée. Un filet d'eau, dans un joyeux gazouillis, s'écoulait vers les fentes du toit de tôle sous lequel était entassé le bois de chauffage pour le mois suivant.

Avant que son fils ait répondu depuis la cuisine, lentement, sur le ton que prend un individu qui se parle à lui-même, le peintre se trouvait déjà près de la petite chaise à trois pieds où le chat dormait durant la journée.

« Que chaque être humain, quelle que soit la misère dans laquelle il se trouve, fera toujours tout ce qui est possible pour continuer à vivre. C'est seulement ça. Exister, et continuer à exister. »

Le peintre avait fait tomber le coussin, saisi le siège par les pieds et l'avait brandi au-dessus de sa tête. Au lieu de le lancer de toutes ses forces contre la vitre, il était resté

immobile quelques instants dans cette position, puis il avait reposé la chaise avec une extrême précaution.

Il n'avait pas eu la force d'assister à sa dernière heure.

Une femme de trente-six ans, blonde et épanouie il y avait une semaine encore, qui, de son lit, regardait autour d'elle avec des yeux de bête, brillants, injectés de sang, cherchant le salut. Quand elle l'aperçut, il était déjà près de la porte. La dernière chose qu'il avait remarquée avant de fuir la chambre de l'agonie, ce fut que son fils se glissait à son chevet, s'asseyait, se penchait sur elle, tout près, très dange-reusement, à la limite du suicide, et commençait à lui parler doucement à l'oreille.

Il aimait les surnoms. Il avait surnommé sa première femme la Petite Rousse (elle n'était pas petite, et rousse seulement sous un certain éclairage) ; et la seconde, il l'appelait généralement Ricky, mais aussi parfois Maerti, ce qui en réalité n'était rien d'autre que le nom de son emploi quand elle était entrée à son service, il y avait des années : dans le dialecte de l'Achterhoek qui, comme la langue de la Frise occidentale, a un accent chantant et bon enfant, Maerti veut dire servante, domestique, bonne à tout faire. Après la mort de son père, la jeune fille, alors âgée de vingt ans, était restée un an à travailler chez un paysan dans son village de l'Achterhoek. Un villageois lui dit qu'il y avait une bonne place à Amsterdam ; son frère y vivait déjà. Elle hésita un mois. Ensuite, encouragée par son frère qui était garde à la porte Saint-Antoine, trompette à l'Hôtel de Ville et à l'occasion aussi terrassier, elle échangea le regard terne des ruminants, fixé sur les murs de l'étable, pour le regard aigu du peintre, qu'elle ne trouva pas du tout un type pénible aux sautes d'humeur désagréables. Absolument pas ! Avec le sourire, elle supporta le changement d'air, l'odeur du fumier et du lait remplacée par celle

du goudron, de l'huile, de la colle, de la résine, du charbon et de la craie, jusqu'au moment où pour finir l'odeur de la peste s'annonça.

Il continua de marcher sur l'Achterburgwal, en pensant aussi bien à son tableau refusé qu'à sa femme morte. Il tourna dans la ruelle de la Flache, prit le pont au bout de la rue et traversa le fossé de la nouvelle ville. Naturellement, elle n'avait pas voulu mourir. S'il y avait eu quelqu'un pour avoir cent pour cent raison à ce sujet, c'était bien elle. L'optimisme est l'un des effets secondaires de l'innocence. Même quand la ville, au début de l'été, commença de sentir la sale peste, elle ne le remarqua pas immédiatement. Quand on n'a pas soi-même une disposition pour la pourriture, on ne sent pas facilement la pourriture autour de soi. Elle était bonne, belle, avec un corps très doux. Son corps, c'était tout elle. Si un jour, dans un établissement de prêt sur gages ou dans une vente aux enchères, un buste de femme avec son cou, ses épaules et ses seins était proposé à la vente, un beau morceau d'albâtre des Dolomites, crémeux, dont la surface est douce comme de la poudre sous les doigts, il en ferait immédiatement l'acquisition et, une fois rentré à la maison, il draperait sur les épaules un mantelet de fourrure blanche. Le fait est, d'ailleurs, qu'au début, la peste souvent ne sent pas du tout la peste, une odeur lourde et nauséabonde comme un vieux morceau de viande bouillie jetée dans le canal, mais une odeur épicée comme une brise de mer.

Il croisait encore beaucoup de gens qui marchaient dans la rue en sens inverse, pressant le pas pour la plupart, et qui se dirigeaient vers le Dam. Mais ils n'auraient plus de place au premier rang. La Nouvelle Digue était en vue, avec à droite, au coin, le pont enjambant le Damrak.

Le peintre, une figure connue dans la ville, regardait au loin d'un œil endormi parce qu'il n'avait pas envie de rencontrer les pensées des autres en les saluant.

La manière dont elle avait levé les yeux vers lui, les deux bras passés autour de la guenille enroulée.

« Tu le tiens bien ? » avait-il demandé.

Penché très en avant dans la cage d'escalier, il la vit glousser un instant, en haussant les épaules. Mais rapidement, elle pinça de nouveau les lèvres, avec une petite ride qui se forma à la racine du nez, car la corvée n'avait naturellement rien d'agréable.

« Soulève ! »

Que l'Hôtel de Ville eût retourné la toile aussi rapidement, sans prévenir, cela ne pouvait pas tomber plus mal. L'élève qui habitait chez eux était parti pour quelques jours dans sa famille à Alphen, la servante avait mal au dos. Ils avaient dû faire ça à trois.

Eh oui ! Ils avaient hissé l'engin une marche après l'autre. Tout en bas de l'escalier, son fils avait passé son épaule sous le rouleau de toile comme un porteur de cerceau.

Ce jour-là, ils n'avaient pas eu la possibilité, ne fût-ce qu'un instant, de songer à la façon de gérer le désastre. Le désastre occupait la surface de l'atelier, ils avaient dû pousser tout le reste le long des murs. Le soir était tombé. Le peintre avait allumé sa pipe dans la cuisine, sa femme faisait rôtir un canard. Ils avaient mangé tous les cinq, lui, son fils, sa femme, leur petite fille Neelie et la servante, qui allait déjà beaucoup mieux. Sa mère avait donné à Neelie une patte de canard pour jouer, le tendon en était extirpé et pendait comme une ficelle. Quand l'enfant tirait dessus, la patte refermait ses doigts et ses membranes, et quand elle relâchait la ficelle, la patte, façon de parler, s'éloignait en nageant gaiement.

Au lever du jour, le lendemain matin, le peintre s'était rendu à son atelier. Il avait dormi d'un sommeil lourd, il avait eu chaud, la température du corps de sa femme était plus élevée que la sienne, il était habitué à sa peau sèche légèrement brûlante, elle ne transpirait jamais. Était-ce à cause de la chanson populaire qu'elle avait fredonnée dans son sommeil – *il pleuvait des cordes et je fus trempée* – ou bien à cause du ciel bleu-mauve de l'aube naissante, deux choses aimables qui ne portaient pas au désespoir ? Il eut envie de régler sur-le-champ le problème qui gisait sur le sol.

Dès que sa femme se montra, il commença : « Bien qu'il ne soit pas encore novembre... » Elle posa devant lui, sur le rebord de la fenêtre, une assiette de petits pains à l'anis et en prit un. « Dis-moi, tu donnais bien un coup de main à ton père en novembre ? »

Son père, chasseur au château de Bredevoort, avait toujours également participé au dépeçage.

« Oui », répondit-elle, la bouche pleine. Elle se hissa sur le bord de la fenêtre et raconta comment son père arrivait, d'une seule incision bien calculée, à faire tomber proprement, d'un coup, tous les viscères d'un chevreuil devant le ventre béant de l'animal. La dernière année, alors qu'il était déjà malade, elle l'avait parfois aidé à suspendre solidement ce genre de gibier au faite de la grange pour laisser faisander la viande.

Inutile de dire qu'elle comprenait fort bien ce que son mari avait en tête, elle avait toujours tout compris de lui. Quand le fils descendit vers huit heures, il vit sa belle-mère occupée à aiguiser deux couteaux à viande sur les briques du rebord extérieur de la fenêtre, un couteau court et large, avec une rainure latérale pour le sang, qui permettait de tailler aussi dans le cartilage, et un couteau long de six pieds

et large d'un pied et demi pour désosser. Elle lui sourit à travers la vitre.

L'opération occuperait toute la matinée et une partie de l'après-midi. Quand ils eurent, à eux trois, déroulé la toile sur le sol, le peintre n'eut besoin que de quelques minutes pour prendre sa décision, en se frottant le menton, puis griffonner un petit croquis sur un bout de papier. Une affaire de rien du tout – ça, ça s'en va, ça aussi, ce qui reste, ça tient bien le coup –, le gros du travail étant la mutilation. « Donne », dit-il à sa femme en avançant la main. Elle lui tendit le long couteau, le plus léger des deux. Il se mit sur ses genoux, se cala contre le mur sous le rebord de la fenêtre et commença de découper le parvis et les marches à grands coups de couteau vigoureux. En même temps, il poussait des soupirs et des gémissements, mais ça ne signifiait pas grand-chose, il avait fait de même quand il avait installé sur la toile ce parvis et ces marches avec l'aide de deux élèves, et on pouvait presque s'attendre à ce qu'il se mît à marmonner à intervalles réguliers, comme il en avait l'habitude en maniant le pinceau, la brosse ou le couteau : « Très bien, messieurs, ça, c'est du travail ! » Quand il leva les yeux pour indiquer à son fils qu'il devait commencer de l'autre côté, il vit que le garçon se tenait déjà prêt, avec dans la main le couteau court et pesant qui se balançait le long de sa cuisse.

Et c'est ainsi que disparurent également les parties latérales, des murs, des arbres, quelques personnages, jusqu'au moment où, pour conclure, à l'heure du dîner, le père et le fils éliminèrent toute la partie supérieure dont la vastitude grandiose avait exprimé non seulement l'esprit de cette toile en particulier mais également celui d'un certain nombre de toiles de grands maîtres – Léonard de Vinci, le Titien, Rubens, Velázquez – car les œuvres d'art sont comme les êtres humains, elles se parlent continuellement et se taisent,

tout comme les êtres humains, quand elles ont été charcutées avec un couteau de boucher.

Il se trouvait sur le Vieux Pont. Il était arrivé là sans s'en rendre compte et, pensif, il s'arrêta pour contempler l'eau du Damrak. L'eau lui rendit son regard pendant quelques minutes d'un œil gris anthracite, froid, jusqu'à l'instant où, comme il convient, elle se mit à refléter et à lui présenter une image renversée de la ville. À gauche, se trouvait une série de tialques originaires de Hindelopen, amarrées au ponton longeant l'arrière de la rue aux Herbes. À l'arrière-plan, l'inévitable Hôtel de Ville avec une partie du Poids public. Et puis, à droite, de nouveau une rangée de gros bateaux, flamme flottant au vent en direction du sud-est, qui avaient trouvé un mouillage le long du quai du Damrak où s'entassaient les étals, les tavernes et les pensions.

Une semaine plus tôt, la jeune fille que le peintre allait rencontrer ce jour-là s'était ruée à l'extérieur de l'une de ces maisons. Une rencontre qui, comme toutes les rencontres, était préparée de longue date et qui en réalité était déjà commencée. Elle portait ce jour-là une jupe couleur ocre brun, une jaquette verte maculée de sang et des bottes courtes en cuir de renne. Elle ne se possédait plus. Comme un chien enragé, elle renversa un étal avec des anguilles, martela des poings le visage d'un passant qui voulait l'agripper, se retourna à plusieurs reprises et continua sa course. Quand elle vit qu'elle n'avait aucune chance d'échapper à ses poursuivants, elle sauta dans l'eau du Damrak.

Elle ne savait pas nager. L'eau l'aspira immédiatement vers le fond comme le déversoir d'un moulin. Sa jupe se gonfla, ses chaussures se remplirent d'eau, l'eau qui lui était entrée dans les narines provoqua une quinte de toux, elle inspira profondément dans l'eau et bougea bras et jambes comme une forcenée, car elle ne voulait pas mourir, il n'en

était pas question. Aucune créature ne le veut, et elle encore moins. Il y a des filles qui inconsciemment, dans leur cœur, savent qu'elles sont nées pour le bonheur. Elle était l'une d'elles. Et la vie lui avait donné raison sans réserve. Quelle est la fille, ayant perdu son père quand elle était toute petite, qui a la chance d'avoir une belle-famille comme celle-là, avec un père, un frère et une sœur aînée ? Quelle fille dont la mère ne devait vivre que peu de temps après son remariage – tout juste trois ans – est ensuite choyée par cette sœur aînée à tel point qu'elle confond la chaleur de la mère avec celle de la sœur ? Elle remonta un instant à la surface, battit l'eau de ses bras, mais disparut de nouveau avec un haut-le-cœur dans l'eau répugnante au goût infect où seule l'anguille, cette charognarde, se sent chez elle. Quand elle remonta à la surface pour la deuxième fois, tout d'un coup elle sentit deux grosses pattes.

Le batelier de l'*Anna Lien* la repêcha en l'agrippant aux cheveux et aux basques de sa jaquette, et la tira sur le pont en grognant.

La fille et lui se regardèrent un instant, hors d'haleine.

« Lâchez-moi ! cria-t-elle, car elle sentait toujours la grosse patte dans ses cheveux.

– Du calme, la môme », dit le batelier avec l'accent du village de Zwaagdijk, aux environs d'Enkhuizen, en Frise occidentale.

Elle était faite pour le bonheur

Par exemple, la fois où elle avait grimpé à l'échelle du grenier, pâlote, maussade, depuis le jour où sa sœur Sarah-Dina avait disparu sans un mot, et qu'en prenant le matelas pour le secouer et le retourner elle avait trouvé les cinq rixdales¹. C'était un petit matin brumeux, au début de décembre. Sa sœur était déjà partie depuis trois semaines, embarquée sur un bateau qui, à partir du Jutland, cinglait vers Amsterdam, avec l'intention de ne jamais revenir. Elle le savait, sans que personne ait eu besoin de le lui dire.

« Cette ville est fantastique, absolument fantastique, petite sœur. »

Elle avait répété cela de plus en plus souvent et avec une impatience grandissante. À la fin, son regard était si résolu qu'elle donnait l'impression de savoir exactement de quoi elle parlait parce qu'elle était déjà venue là maintes fois.

« Aux douze portes de la ville, le soir, des musiciens jouent de la trompette. Les bateaux venant du large arrivent

1. Une rixdale est une ancienne monnaie d'argent en usage dans les pays du nord et de l'est de l'Europe. Une rixdale valait deux florins et demi, ou cinquante stuivers.

directement jusqu'à la place du Marché où se dresse un très grand palais dans lequel n'habite aucun roi.

– Alors, qui habite là ? »

Sarah-Dina ne le savait pas, c'était clair. Elle eut un geste d'impatience. Et pourquoi ce gémissement soudain ? La nuit, elle parlait dans son sommeil et se trahissait, sa jeune sœur comprenait que tous ces ponts, moulins, marchés, magasins, les étrangers, les hautes maisons qui se trouvaient au bord de l'eau, il fallait en réalité leur substituer un maître d'équipage. Un Hollandais, un gars très silencieux, que le frère de Sarah-Dina avait ramené assez souvent pour le repas de midi quand le vaisseau sur lequel naviguaient les deux hommes était amarré dans le port d'Aarhus, dans l'attente d'une cargaison. C'était arrivé début mai. Pendant le repas, il ne dit pas un mot, mais ensuite il siffla à la demande. Des trilles artistiques sortirent de ses lèvres tandis qu'au-dessus, ses yeux faisaient comme si de rien n'était. Sarah-Dina et lui ont dû rapidement se mettre d'accord sur leurs promenades. D'abord ils marchaient toujours vers la grange où étaient entreposés le duvet, les plumes et quelques matelas destinés au marché ; beaucoup plus tard, ils empruntaient lentement le chemin qui menait au port. Et alors là, il avait la langue bien pendue, le maître d'équipage, tandis que sa compagne écoutait les yeux baissés ! Il fallait le voir pérorer pendant leurs balades, le dos voûté, avec des gestes larges, dans ce hollandais que chacun ici comprenait un peu et, en général, estropiait en le parlant.

La petite sœur, tombée du ciel, s'appelait Élisabeth, dite Elsebet, dite encore Else, baptisée ainsi d'après une reine danoise qui avait tant aimé la Hollande que son époux avait fait venir de ce pays d'eau un groupe de familles de paysans pour les faire travailler sur de bonnes terres, afin d'approvisionner sa cuisine en carottes et en oignons. Trois familles émigrées d'Edam reçurent en cadeau une île charmante et

minuscule ; la seule contrepartie qui leur était demandée était de livrer annuellement six tonnes d'anguilles au couple royal. Pourquoi donc a-t-il fallu que sorte précisément de ce peuple formidable une Sientje sans scrupule, qui déroberait le cœur du roi à son épouse !

Else Christians – son patronyme était donc également un nom royal – fit glisser les pièces d'une main dans l'autre et ne cessa de les compter, en fronçant pensivement les sourcils ; compter, c'est réfléchir. C'était une très jolie fille qui aurait dix-huit ans au mois de mars de l'année suivante. Un « Poissons » donc, avec une ligne de vie solide, qui n'avait pas encore été malade un seul jour ; ses enfants et ses petits-enfants à naître tendaient déjà leurs menottes vers elle. Ce qu'elle avait de plus beau, c'étaient ses yeux juvéniles, francs, qui étaient parfois gris, parfois d'un bleu laiteux.

Cinq rixdales, c'était une belle somme. Un message important de Sarah-Dina, qu'elle ne comprit pas sur le moment. Elle continua de les contempler tandis que dehors le brouillard se dissipait et qu'en bas, dans la cuisine, son beau-père se demandait où elle pouvait bien être.

« Else ! »

La voix, forte comme celle de tous les gens à moitié sourds, avait été, ces derniers temps, impitoyablement couverte par une chanson que chantait Sarah-Dina. *De méchantes langues jalouses, père, elles ont jasé sur votre jeune épouse...*

Elle remit les pièces sous le matelas, songea à l'amoureuse Sarah-Dina qui ne pouvait supporter les voix fortes et eut envie, en descendant l'escalier, de chanter, elle aussi, à tue-tête une chanson. Celle-ci ne parlerait pas de vieillards et de leur chagrin irréparable, mais de la sœur qui avait laissé à l'autre sœur un joli capital.

Le vieil homme se retourna, surpris. Être à moitié sourd, c'est être à moitié aveugle ; il pensait qu'elle était en train

de travailler dans la grange attenante. Il lui demanda si elle savait qui devait venir dans l'après-midi.

Elle s'approcha tout près de son oreille.

« Quelque commère », cria-t-elle, la tête ailleurs.

Son beau-père était un brave homme qui ne se fâchait pas facilement.

« Non. Le père de Ragnar. Le cartographe, en personne. »

Elle en était sûre.

« Asseyons-nous un instant pour en parler », dit le vieil homme.

Elle détourna la tête. Le pré, juste devant la maison, était le pré aux oies. Son regard erra des animaux vers les bâtiments qui bordaient la cour, la grange, l'écurie pour le cheval, l'auvent au-dessus du foyer, et se posa de nouveau sur les oies, qui étaient très grosses.

« Non ! » cria-t-elle.

Le soleil de décembre, comme par jeu, inonda de lumière le troupeau d'oiseaux qui apparut comme une seule nappe d'un blanc immaculé sur le point de se dresser et de s'éloigner en frémissant, telle une voile. Elle s'était disputée avec sa sœur au sujet de Ragnar. Une histoire compliquée. Mais la page était tournée.

« Va faire du café.

— Bien. »

Elle s'éloigna lentement et s'appuya quelques instants contre l'évier pour réfléchir à son aise à l'argent. L'argent qui est fort et faible, qu'on peut échanger contre énormément de choses mais on ne sait pas quoi, qui est lourd, terriblement lourd même, et qui ne se laisse compter qu'avec la plus grande difficulté. Pourtant, à son avis, l'argent était aussi léger qu'une plume, il était une promesse dans un avenir inconnu.

Elle vit son beau-père assis près de la fenêtre, attendant son infusion de café avec une mine déjà gourmande. Pour sa part, elle refusa ce produit tout nouveau qu'on pouvait seulement acheter chez l'apothicaire. Elle prit la boîte métallique, secoua la mouture dans un pot à deux becs, se dirigea vers la cheminée et décrocha la bouilloire.

Était-ce l'odeur exotique pénétrante, ou le message pécuniaire de sa sœur ? Résolue, soudainement à demi grisée, elle vint s'asseoir en face de son beau-père.

« Voilà votre café. » Ils échangèrent un regard. Un bref dialogue muet.

En tout cas : pas de Ragnar.

Le reste – que veut l'argent – viendrait encore.

Elsje Christiaens

Le jour où elle avait appris à écrire son nom, il en avait résulté une drôle de querelle.

« Tu peux écrire ton nom ? ! »

Sarah-Dina tenait le bout de papier à la main, mais ne regardait pas les quatre lettres. Sa colère visait l'enfant de dix ans sa cadette qui, cet après-midi-là, avait disparu pendant des heures et qui maintenant tendait la main pour relire son propre nom avec un plaisir intense.

« Oui... rends-le-moi. »

Il n'en était pas question. Le bout de papier ne fut pas chiffonné par Sarah-Dina – à l'époque où la scène a lieu, on ne fait pas cela à la légère – mais plié et rangé dans la poche de son tablier. Cette nuit-là, la cadette ne fut pas autorisée, en vertu du règlement établi treize ans auparavant, à dormir sur le matelas de plumes à côté de sa sœur aînée, encore moins à rouler au creux tiède du lit. Elle reçut un coup de coude, et comme ce geste ne servit à rien ou ne fut pas compris, on lui décocha un coup de pied qui signifiait : Allez ouste, dans la grange !

Cela s'était passé à la fin de l'été. La nuit, il faisait déjà froid et un brouillard humide montait du sol, mais étant donné la configuration de la grange, on n'était guère gêné

par tout ce froid. Il faisait seulement noir comme dans un four, et il y avait des rats. Elle avança à tâtons vers le coin, se coucha sur un des matelas et en tira un autre sur elle.

Avoir été bannie du galetas ne signifiait pas grand-chose. La grange était un domaine plus que familial, presque une pièce de la maison. Au milieu se trouvaient les tréteaux couverts de planches sur lesquelles sa sœur et elle fabriquaient les matelas et les oreillers qu'elles essayaient d'écouler au marché. « Tu bourres, tout simplement ! » Voilà l'ordre qu'Else avait reçu de la fille de son beau-père, treize ans plus tôt, le lendemain du jour où elle était descendue avec sa mère d'un petit cheval maigre. La petite avait fait oui de la tête et regardé l'adolescente rondelette avec tant de confiance que cette dernière était instantanément tombée sous le charme. Après quoi, la jeune Sarah-Dina, d'un caractère aigre-doux, avait pris la nouvelle venue sous son aile. Les allergies aux plumes et au duvet n'existaient pas encore. La petite se révéla particulièrement douée pour plonger dans les enveloppes de toile, les bras remplis d'un matériau d'un blanc léger, et ensuite pour sauter à pieds joints à l'intérieur, en marchant en rond pour répartir le contenu. La mère mourut, mais sa douleur s'atténua bientôt car il lui restait Sarah-Dina, une femme semblable à ces maisons rassurantes, renforcées et non minées par les trous de souris, le bois pourri et le toit plein de courants d'air. Le bonheur n'est pas moins débrouillard que l'adversité.

Dans le noir, elle avait gardé les yeux fixés vers le haut. Une telle colère chez sa sœur ! Elle ne la comprenait qu'en partie, c'est pourquoi sa conscience s'arrêta encore un instant sur ce qui était tangible et familial. Là, en face d'elle, il y avait la porte de la grange. Au-dessus de sa tête, il y avait la soupente. À droite contre le mur se trouvait le bois de chauffage, qu'une bâche isolait des paniers remplis de

duvet. La hache était accrochée à un clou dans la poutre transversale goudronnée surmontant le bois déjà fendu.

Comme le beau-père était vieux et son fils en mer la plus grande partie de l'année, généralement c'était Sarah-Dina qui débitait en rondins les troncs des jeunes hêtres stockés sous l'auvent, et qui, ensuite, avec la même violence énergique – quelques coups au milieu et encore et encore, tchac ! tchac ! – fendait en quatre les rondins. Désormais, certains jours, Else aidait sa sœur à mettre le duvet, puis décrochait l'outil dense et massif, et en vérifiait le tranchant en passant dessus le pouce et l'index. Les outils se ressemblent tellement qu'ils demandent à être utilisés. Cet objet, qu'on a bien en main, correspond innocemment à cet autre, celui de tout à l'heure, celui de là-bas. Else prenait donc souvent la hache, aiguisait la lame de trois pouces sur quatre contre un vieux bloc de pierre de Fionie et se mettait au travail sous le pommier – ce n'était pas du tout ennuyeux.

Juste avant de s'endormir, elle comprit qu'il n'y avait rien à comprendre. Sa sœur esseulée, rendue méchante par le désir, aurait pu la tuer à cause de ce garçon !

Depuis onze heures, il était resté à attendre en face de l'étal sur le marché de Vestergade. Déraisonnable, et de surcroît inutile, à ce qu'il semblait. En temps normal, les sœurs restaient jusqu'à l'heure du déjeuner, mais ce jour-là, à midi, Sarah-Dina demanda : « Qui t'a donné la permission de charger la charrette ? »

Else, pressant contre sa poitrine deux oreillers invendus, tourna la tête, fixa tristement son aînée, un éclat embué dans le regard, et poursuivit son chemin.

Ragnar se tenait comme un spectre sur le fond de la Vor Frue Kirke, immobile.

« Cette bête a soif », dit Sarah-Dina quand Else revint. De la tête elle désigna leur petit cheval, qui se trouvait attaché au milieu des autres bêtes de trait, cinq mètres plus loin, le long du mur de l'hospice pour vieillards indigents. « Va chercher de l'eau. »

Else obtempéra, toutefois elle n'apporta pas le seau plein d'eau au cheval mais le posa devant les pieds de sa sœur d'une manière qui rendait tout commentaire inutile.

Cet après-midi, j'ai envie de faire ce que je veux. Si ça ne te plaît pas, c'est pareil.

Sarah-Dina se moucha dans sa jupe et avala sa salive.

En marchant vers son admirateur qui l'attendait près de l'église, ce n'était pas le visage séduisant du jeune homme, coiffé d'un bonnet de feutre bleu cobalt, que voyait Else, mais celui de sa sœur qui, une seconde plus tôt, avait relevé la tête, la mine déconfite. Et quand le garçon se pencha sur elle et, plein de confiance, lui chuchota des mots à l'oreille, elle n'entendit pas : « Ma princesse... ma si belle princesse... », etc., mais seulement sa sœur, dont la voix avait pris une inflexion grave.

« D'accord. Mais ne t'attarde pas trop. Je dirai que je t'ai envoyée chez l'apothicaire. »

Les deux jeunes gens commencèrent à marcher au hasard, et au fil de leur promenade ils ne tardèrent pas à passer devant l'énorme cathédrale avec ses toitures vertes, où ces jours-là, comme partout en Europe du Nord, on prêchait sur la damnation. Il lui dit qu'il avait eu de la fièvre pendant trois jours après qu'elle lui eut souri, l'avant-dernier dimanche, ouvertement et d'une manière adorable, quand il était entré dans l'église.

« Mais si ! fit-il, quand elle répondit qu'il devait se tromper. Tu ne peux pas avoir oublié. La lecture était extraite ce jour-là du chapitre XIII de l'Évangile de Matthieu, le prêche

portait donc sur l'enfer. Tu te tenais près du bénitier, ce vestige de l'époque catholique. »

Ce n'était certainement pas un mauvais parti. Sa famille avait un banc à son nom dans l'église, avec une vue directe sur le tableau époustouflant, enfermé derrière la grille en fer forgé du chœur, sur lequel s'égarèrent les yeux de toute la communauté pendant le prêche. De grands anges robustes, aux bouilles papistes vieilles de plusieurs siècles, entraient secrètement en discussion avec les mots froids de Matthieu. Allume un cierge, susurraient-ils. Confesse-toi. Il n'existe aucune faute au monde qui ne puisse trouver un arrangement devant le Dieu tout-puissant, qui échappe, certes, à la connaissance humaine. Celui qui achète une indulgence est toujours plus près de la vérité divine que celui qui se cure le nez.

En passant par les ruelles, ils étaient arrivés au port. Comme si elle savait déjà quelle allait être sa vie, Else se tourna vers l'eau en oubliant qu'elle n'était pas seule. Ragnar suivit son regard et se mit en rogne.

« Mais que regardes-tu ?... »

Else observait un galion à deux ponts de la marine marchande hollandaise qui sortait rapidement de la baie, tiré par un chasse-marée. La troisième semaine de mai, le fils de son beau-père avait embarqué avec un ami sur un navire marchand à destination de la côte nordique. Sarah-Dina fut en mesure de traverser correctement cette première période d'attente avant le retour de son amoureux, entre autres en rebattant les oreilles de sa cadette d'histoires concernant une ville bâtie sur un marécage souterrain. Là-bas, il y a une si forte demande pour des servantes, disait-elle, qu'elles sont traitées comme des princesses. Elles sont assises à table à côté de la maîtresse de maison, elles sont servies avant tout le monde, le dimanche elles peuvent se rendre deux fois à l'église, elles dorment près du feu dans la cuisine...

Il avait fait un pas en avant. De toute sa taille, comme un jars au moment de la pariade, il se planta devant elle à dix centimètres pour lui rappeler avec qui elle se trouvait là. Elle ne put s'empêcher de sourire. Il sourit aussi, lui prit le bras et l'entraîna vers la taverne du port *Au Sel de Mer*.

Dans la salle plongée dans la pénombre, il faisait chaud. Elle était remplie du grondement des voix masculines et il y flottait l'odeur familière d'une pièce rarement aérée. Un véritable habitué n'a pas besoin de boire la moindre gorgée pour se mettre dans l'ambiance. À une petite table, non loin de la cheminée, était assis un homme qui fit un signe de tête à l'adresse de Ragnar et d'Else et les invita du regard à se joindre à lui. C'était un ancien valet de chambre, maigre et voûté, reconverti en écrivain public. Ragnar le connaissait bien.

Ils vinrent s'asseoir à sa table. Ragnar commanda une tournée de bière. Quand ils eurent pris la première gorgée, l'ancien domestique, qui était aussi conteur, regarda Else un instant pensivement. Après avoir demandé si, par hasard, on était intéressé par un récit ou une anecdote poétique, il embraya sur l'histoire d'un veuf qui avait épousé une femme beaucoup plus jeune que lui. Il en fit le portrait – elle était jolie, naturellement –, raconta comment cet homme devint entièrement le jouet de sa passion et comment une voisine malveillante parvint à le persuader un jour, à l'aide d'un tas d'histoires salaces, inventées mais très plausibles, que sa femme le trompait. « Imaginez-vous, dit le domestique, dans quel état s'est brusquement retrouvé cet homme : il s'est senti un gueux dans sa propre maison, un cocu, un couillon ! Imaginez-vous la scène : penché sur la table de cuisine, tournant le dos à son informatrice, il hurla : “Je ne le crois pas !” et – trop tard – enfonça ses doigts dans ses oreilles. Triste, n'est-ce pas ? La fin du conte, ce fut naturellement le

triomphe de la vérité, comme il se doit, et le mariage d'amour résista. Mais la raison pour laquelle je vous raconte le cas, c'est le fait extraordinaire que l'homme devint sourd sur le coup après cette mauvaise nouvelle, et qu'il le resta pour toujours, même après la mort de sa femme, survenue malheureusement peu de temps après. »

Un moment de silence. À une table voisine, quelqu'un se mit à chanter. Else, qui avait à peine écouté l'histoire, regardait la bouteille d'encre, les plumes d'oie et la petite boîte contenant du sable que le valet avait disposées devant lui sur la table. C'est alors que, pour la deuxième fois de l'après-midi, la question lui fut posée.

« Que regardes-tu, jeune fille... ? »

L'homme, qui se faisait payer deux sous pour une demande en mariage calligraphiée, une annonce de baptême ou de décès, la dévisagea, puis regarda Ragnar.

Un instant plus tard, Else était en train d'écrire avec application. Pour la première fois de sa vie, elle tenait une plume, assistée par un garçon qui l'aimait, tandis qu'à la table voisine, on chantait encore une chanson triste et belle. La chanson, des vers du poète français Ronsard sur une musique du compositeur hollandais Sweelinck, était extrêmement populaire dans le Jutland, dans sa version en bas allemand.

*L'Amour, las ! est une folie
Sortie de la gueule de l'enfer
Pauvre cœur, te voilà ainsi
Terrassé par la misère*

Puis elle écrivit les quatre lettres de son nom, en soufflant avec ébahissement. Quel moment de sa vie ne vivait-elle pas ainsi, avec l'attention de deux hommes sérieux et une chanson en plus ! On prend encore un

godet ? Mais oui. Le moment présent n'apparaît pas sous une seule forme, il en a une quantité et la première n'est donc pas forcément la plus intense, ni même la plus vraie. Quand Else rentra chez elle cet après-midi-là, l'instant vécu dans une ivresse légère et pourtant dans une concentration totale lui fut confisqué par sa sœur et enfoui dans une poche.

Et cette méchanceté ne fut qu'un début. Les jours suivants, Sarah-Dina, assise à la table de la cuisine, le visage tourné vers la porte, se mit à regarder sa sœur, dès qu'elle entra, d'un air toujours si plein de reproche que la petite en était tout simplement malade et qu'elle ressentait au fond d'elle-même toute la détresse de cette femme qui attendait, comme si elle commettait un crime.

Peu après commença la période où il fallut se traîner au port. Else devait accompagner sa sœur, qui, quand elle parlait, parlait hollandais et ne semblait en avoir que pour la navigation : « Dans toute la mer Baltique, il n'y a pas de marée, comme dans la mer du Nord » – et cela était dit d'une voix si douce et plaintive que la gamine qui l'accompagnait sentit le nez lui picoter et en eut presque les larmes aux yeux. Avec la conscience d'une profonde culpabilité et prête à tout pour expier sa faute, elle se garda bien de songer encore au petit bout de papier qui devait toujours se trouver dans la poche du tablier, à l'instant de bonheur des quatre lettres.

« Et il n'y en a pas non plus dans la Méditerranée ni dans la mer Caspienne, qui est une mer fermée... »

– Oui, oui », murmurait Else.

Il sera désormais impossible à Ragnar de venir se mettre entre les deux sœurs.

Par un après-midi de novembre, malgré la pluie qui tombait à verse, Sarah-Dina a voulu marcher un peu. Au bout

de quelques minutes, elle a posé ses yeux bleu profond sur sa jeune sœur, qui l'accompagnait comme toujours. Sur un ton étonnamment doux, véritablement très doux, elle a dit : « Tu sais, ton nom, en hollandais, c'est Elsjé. »

La jeune fille hocha la tête. La force du regard lui en imposa, mais ce fut la douceur du ton qui la persuada, comme si un message secret les liait l'une à l'autre.

Elle répéta : « Elsjé... Elsjé... » Et soudain elle trouva le son des cinq lettres particulièrement joli.

C'est ainsi qu'elle s'appellerait désormais, Elsjé. Pour elle-même et pour le monde entier, ici et maintenant, mais aussi dans quelques siècles dans l'un des plus importants bastions culturels de ce temps, le Metropolitan Museum of Art, à New York.

Là, on écrivait : *Elsje Christiaens hanging on the gibbet.*

Les deux sœurs continuèrent à marcher en silence. Elsjé vit distraitement s'envoler d'une branche un oiseau dégouttant de pluie qui s'enfuit en rasant le sol. Six mois plus tard seulement, l'instant des quatre lettres retrouverait le chemin de sa tête, de son cœur et surtout de ses mains. Elle retirerait l'épingle maintenant ses cheveux et se dirigerait vers un soupirail enfoncé dans la pierre et fermé par des barreaux.

Dans le magasin

La peste est un fléau que le Créateur nous envoie pour nous punir de nos péchés, nous le savons. La maladie est annoncée par des signes avant-coureurs, parfois grandioses, comme l'an passé, au mois de janvier, quand un petit corps céleste rasa la terre, un soleil à deux queues, qu'on avait très bien pu observer surtout depuis l'Overtoom. L'été suivant, il y eut des semaines pendant lesquelles le glas ne cessa de sonner sans gêne dans la ville (la plupart des calvinistes refusant ces acclamations funèbres, cela signifiait que des catholiques trépassaient) et, autour des églises, dont le sol était en permanence à moitié ouvert, l'odeur était si infecte que le conseil d'église donna l'ordre de brûler de l'encens pendant le service religieux, comme dans la messe papiste. Mais généralement, les signes prémonitoires sont plus modestes, plus dérisoires, comme le vautour égaré qui, sept ans plus tôt, s'était posé sur la croix de la tour de la Vieille Église, était resté là frileusement replié sur lui-même et avait été abattu d'un coup d'arquebuse par le prévôt. Ce qui, bien sûr, n'avait servi à rien. Cet été-là, nous parlons de l'été de 1657, les employés municipaux chargés de l'évacuation des pestiférés eurent à faire disparaître plus de cinq cents corps par semaine.

Il y eut aussi des gens pour soupçonner que la peste était une maladie infectieuse, transmise par la puce des rats à la puce de l'homme puis à l'homme lui-même, surtout par les vêtements.

« C'est donc en réalité une maladie d'animaux, n'est-ce pas ?

– Certainement. Si la puce a bu du sang d'un rat agonisant, elle est porteuse de la peste sous la forme d'un caillot dans le museau. »

Quand le peintre entra dans le magasin de la rue aux Herbes, il ne pensait à la peste qu'indirectement. La chose principale qui occupait son esprit depuis qu'il était levé, c'était la toile qu'il avait abandonnée pour quelques heures parce qu'un certain nombre de choses devaient être modifiées. Qu'y a-t-il de mieux à faire, dans un moment vide comme celui-ci, que de se préoccuper de quelques simples détails techniques ? Entre-temps, l'essentiel continue son chemin. Le motif de cette toile assez grande était l'amour, il n'y avait pas à tortiller. Il était personnellement concerné par le couple d'amoureux qui était représenté. Mais quel en était l'exact secret de fabrication ?

Dans ses rêves fiévreux, cela lui apparaissait si nettement que c'en était presque ingénu. Un homme pose sa main sur la poitrine d'une femme. Sous l'étoffe de sa robe, il sent le battement calme et régulier de son cœur. Il est tout à fait normal qu'un homme qui a perdu sa femme il y a moins d'un an ait de tels rêves. La femme est de petite taille, large d'épaules, charmante. L'imagination d'un homme qui dort transgresse aisément les lois de la journée. Un homme sent contre lui la petite silhouette, tranquille et têtue, de sa femme comme à l'habitude. Sans être un seul instant gêné par ce que demain a de sombre, il est fier de faire l'aveu de son amour.

Toi, rien que toi.

Quand il se réveille le matin très tôt, tout est différent sans aucun doute.

La maison est vide. Le tuyau de descente de la gouttière fuit. Dans une vieille robe de chambre d'avant guerre, le peintre se tient devant la toile et se frotte la mâchoire. Toute sa vie, le langage qui recouvre tous les autres – ceux de la décence et de l'indécence, de la fidélité et de l'infidélité, de la faute, de la religion, des malversations, de la faim, de la soif, de la mauvaise humeur, de l'irritation – a été celui du geste. Sans aucun doute, et même le langage le plus fort de tous, celui de l'amour, au moment où il devient sérieux, a toujours été relayé par des traits de pinceau, des coups de brosse, le soulignage des contours, des rayures, voire, ces derniers temps, par des gestes comme : barbouiller, frotter, jeter la couleur sur la toile et racler avec le dos du pinceau. Une ivresse étonnamment précise.

Donc, encore une fois, quel est le secret pour réussir un couple amoureux ? Le matin d'un jour qui promet d'être radieux, le peintre n'a réfléchi, à propos de ces deux personnages, qu'en termes d'espace, de silence, de valeurs, de contrastes des lignes et des formes, à commencer par l'expressivité du format de la toile. Comment s'y prendre ?

Un peu plus de deux siècles auront passé quand un collègue peintre fera une remarque pertinente à ce propos. Un homme au visage osseux et maigre et aux yeux bleus intenses, qui n'ont rien de dément. Il écrit une lettre à sa sœur. Rien n'empêche les artistes de communiquer les uns avec les autres, certainement pas des futilités comme le temps ou le lieu.

Van Gogh : « La caractéristique principale d'un peintre est, j'imagine, de savoir peindre. Ceux qui savent peindre, ceux qui sont le plus doués pour ça, sont la semence de quelque chose qui va perdurer encore longtemps, aussi